

# LE MONDE SELON BARNEY

*Un roman*

*de* MORDECAI  
RICHLER



*Hilarant et désespéré,  
un livre culte à classer entre  
La Conjuración des imbéciles  
et Karoo*



*LE* Un  
roman de

*MONDE*

Mordecai  
Richler *SELON*

*BARNEY*

Titre original  
*Barney's Version*

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en **1997**  
par Knopf Canada

© Mordecai Richler Productions Inc., **1997**

© Les Éditions du Boréal **2017** pour la traduction en langue française  
et la publication au Canada

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, **2018**,  
pour la publication en langue française hors Canada

Photo de Mordecai Richler : collection famille Richler

Illustration de couverture : Jérémy Schneider

Conception graphique : gr20Paris + Éditions du sous-sol

ISBN : **978-2-36468-360-0**

# Le Monde selon Barney

Notes et postface de Michael Panofsky

Traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

## Mordecai Richler

FEUILLETON  
Fiction

---

Éditions  
du sous-  
sol



# MORDECAI RICHLER

(1931-2001)

Fils d'un ferrailleur, Mordecai Richler est né en 1931, rue Saint-Urbain, au cœur du Mile End, le célèbre quartier de Montréal. À l'âge de dix-neuf ans, il s'exile en Europe, d'abord en France et en Espagne, puis en Angleterre, où il publie *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* en 1959. De retour au Canada en 1972, il s'installe dans les Cantons-de-l'Est avec sa femme Florence et leurs cinq enfants. Il meurt en 2001, laissant une œuvre incomparable à la renommée internationale.

*Le Monde selon Barney* est le troisième livre publié par les Éditions du sous-sol et poursuit une série de reprises des principales œuvres de fiction de Mordecai Richler dans de nouvelles traductions en collaboration avec Le Boréal.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Solomon Gursky*  
*L'Apprentissage de Duddy Kravitz*





*Pour Florence,  
et à la mémoire de quatre amis  
absents:  
Jack Clayton, Ted Allan,  
Tony Godwin et Ian Mayer*



# PREMIÈRE PARTIE

CLARA  
1950-1952



Terry est l'aiguillon. L'écharde enfoncée sous mon ongle. Disons-le tout de go : si je plonge dans le fouillis, le fiasco qu'est la véritable histoire de ma vie (et que je brise du même coup une promesse solennelle en gribouillant un premier livre à un âge plus que vénérable), c'est en riposte aux accusations calomnieuses lancées par Terry McIver dans son autobiographie à paraître. À mon égard comme au sujet de mes trois femmes, surnommées "la troïka de Barney Panofsky", de la nature de mon amitié avec Boogie et, bien entendu, du scandale que je traînerai sur mes épaules jusqu'à ma tombe, tel un bossu sa bosse. Le brûlot complaisant de Terry, intitulé *Du temps et des fièvres*, sera bientôt publié par The Group (pardon, the group), petite maison d'édition torontoise qui vit de subventions et qui commet aussi un mensuel, *La Terre nourricière*, imprimé sur du papier recyclé, il va sans dire.

Terry McIver et moi, deux enfants de Montréal, nous étions retrouvés à Paris au début des années 1950. Le pauvre Terry était à peine toléré par la bande de jeunes écrivains impécunieux et obsédés par le cul que je fréquentais. Bien que croulant sous les lettres de refus d'éditeurs, ils se disaient convaincus que tout était possible : la célébrité, les bimbos pâchées d'admiration et la fortune les attendaient au tournant, comme l'illustre complice de Wrigley de mon enfance. Selon la légende, ce type vous abordait dans la rue et vous offrait un billet de un dollar tout neuf, à condition que vous ayez en poche un papier d'emballage de gomme à mâcher Wrigley. Le généreux émissaire de M. Wrigley n'a jamais croisé ma route. En revanche, quelques membres de ma bande ont trouvé le chemin de la gloire : l'ambitieux Leo Bishinsky, Cedric Richardson (sous un autre nom, il est vrai) et, bien sûr, Clara. Clara, qui jouit à présent

d'une notoriété posthume, celle d'icône du féminisme, forgée sur l'enclume de l'insensibilité phallocrate. Mon enclume, paraît-il.

J'étais une anomalie. Non, une anomie. Un entrepreneur-né. Je n'avais ni remporté de prix à McGill, comme Terry, ni étudié à Harvard ou à Columbia, comme quelques autres. C'est à peine si j'avais terminé mes études secondaires, ayant consacré moins de temps à mes cours qu'aux tables de la Mount Royal Billiards Academy, où je jouais au billard avec Duddy Kravitz. J'étais incapable d'écrire. Incapable de peindre. Pour toute ambition artistique, je caressais le fantasme de devenir artiste de music-hall: retirant mon canotier pour saluer les bonnes gens au balcon, je sortais de scène à coups de claquettes pour céder la place à Peaches, Ann Corio<sup>01</sup>, Lili St-Cyr ou quelque autre danseuse exotique qui, dans une apothéose soulignée par de grands roulements de tambour, transportait l'auditoire en dénudant fugacement un téton. C'était une époque où les danses à dix n'étaient pas encore monnaie courante à Montréal.

J'étais un lecteur avide, mais vous auriez tort de voir là une preuve de ma grandeur d'âme. Ou de ma sensibilité. Au fond, je suis obligé de donner raison à Clara et de reconnaître ma bassesse. Mon détestable esprit de compétition. Mon inspiration ne vient ni de *La Mort d'Ivan Ilitch* de Tolstoï ni de *L'Agent secret* de Conrad, mais bien de *Liberty*, magazine aujourd'hui disparu dont chaque article était précédé d'une estimation du temps qu'il faudrait pour le lire. Cinq minutes trente-cinq secondes, par exemple. Posant ma montre Mickey Mouse sur la table de la cuisine recouverte d'une toile cirée à carreaux, je parcourais l'article en, disons, quatre minutes trois secondes, prouesse qui me donnait l'impression d'être un sacré intellectuel. Après *Liberty*, je suis passé à un roman en format poche, un des *Mr Moto* de John P. Marquand, que j'avais payé vingt-cinq cents au salon de barbier Jack et Moe, au coin

01 — On écrit plutôt *Coreo*.

des avenues du Parc et Laurier, au cœur du vieux quartier juif ouvrier où j'ai grandi. Ce quartier de Montréal avait élu le seul député communiste de toute l'histoire du Canada (Fred Rose) et produit deux boxeurs pas trop mauvais (Louis Alter et Maxie Berger), son quota de médecins et de dentistes, un joueur et propriétaire de casino célèbre, plus d'avocats sans scrupule qu'il n'en fallait, divers instituteurs et millionnaires de la *shmata*, quelques rabbins et au moins un meurtrier présumé.

Moi.

Je me souviens des bancs de neige hauts d'un mètre cinquante, des escaliers en colimaçon qu'il fallait déneiger dans le froid sibérien et (c'était bien avant l'époque des pneus d'hiver) du bruit de ferraille que faisaient les voitures et les camions chaînés. Des draps gelés et durs sur les cordes à linge. Dans ma chambre, où le radiateur sifflait et cognait toute la nuit, j'ai fini par découvrir Hemingway, Fitzgerald, Joyce, Gertrude et Alice, ainsi que Morley Callaghan, un type de chez nous. Arrivé à l'âge d'homme, j'enviais leurs aventures d'expatriés et, en 1950, j'ai donc pris une décision lourde de conséquences.

Ah, 1950. Dernière année de Bill Durnan, cinq fois lauréat du trophée Vézina, meilleur gardien de but de la Ligue nationale de hockey au service de mes bien-aimés Canadiens de Montréal. En 1950, *nos glorieux*\* déployaient déjà une formidable brigade défensive, à commencer par le jeune Doug Harvey. La Punch Line, elle, était amputée d'un de ses trois membres : en l'absence de Hector "Toe" Blake, qui avait pris sa retraite en 1948, Maurice "le Rocket" Richard et Elmer Lach patinaient aux côtés de Floyd "Busher" Curry. Les Canadiens ont terminé la saison régulière à la deuxième place, derrière les maudits Red Wings de Detroit et, pour leur honte éternelle, ils ont perdu en demi-finale de la Coupe Stanley contre les Rangers de New York, quatre parties

\* Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

à une. Au moins, le Rocket a connu une bonne année, terminant la saison régulière au deuxième rang des marqueurs, avec une récolte de quarante-trois buts et vingt-deux assistances<sup>01</sup>.

Quoi qu'il en soit, à l'âge de vingt-deux ans, j'ai quitté la danseuse de music-hall avec qui je partageais un sous-sol de la rue Tupper. J'ai retiré de la Banque d'épargne de la cité et du district de Montréal le modeste pécule que j'avais gagné comme serveur à l'ancien Normandie Roof (emploi que je devais à mon père, l'inspecteur-détective Izzy Panofsky), et j'ai payé ma traversée vers l'Europe à bord du *Queen Elizabeth*<sup>02</sup>, au départ de New York. Jeune et innocent, j'étais résolu à rechercher l'amitié enrichissante de ceux qui représentaient pour moi les cœurs purs : les artistes, ces "législateurs secrets du monde". Et c'était, ah, c'était l'époque où on pouvait encore bécoter des étudiantes en toute impunité. Un, deux, *cha-cha-cha*. *If I Knew You Were Comin' I'd've Baked a Cake*. Sur le pont du bateau, au clair de lune, les jeunes filles comme il faut portaient des crinolines, des ceintures larges qui leur faisaient une taille de guêpe, des bracelets aux chevilles et des chaussures deux tons à plastron, et elles ne risquaient pas, quarante ans plus tard, de vous poursuivre pour harcèlement sexuel, une fois les souvenirs refoulés d'un viol commis lors d'un rendez-vous galant exhumés par une psychanalyste au poil dru.

Faute de gloire, j'ai fini par trouver la fortune. Cette fortune, si on peut la nommer ainsi, a connu d'humbles commencements. D'abord, j'ai reçu le soutien d'un rescapé d'Auschwitz, Yossel Pinsky, qui, dans la cabine aux rideaux discrètement tirés d'un studio de photographie, rue des Rosiers, changeait nos dollars au taux du marché noir. Un soir, Yossel s'est assis à ma table, à l'Old Navy,

01 — En fait, Richard a terminé au quatrième rang des marqueurs. Ted Lindsay, des Red Wings de Detroit, a remporté le titre avec vingt-trois buts et cinquante-cinq assistances. Sid Abel est arrivé deuxième, Gordie Howe troisième.

02 — C'était plutôt le *Queen Mary*, qui a effectué son dernier voyage en 1967, croisant le *Queen Elizabeth* en mer, à 12 h 10, dans la nuit du 25 septembre 1967.



et a commandé *un café\** dans lequel il a laissé tomber sept morceaux de sucre.

“J’ai besoin de quelqu’un avec un passeport canadien en règle, a-t-il dit.

— Pour quoi faire?

— Gagner de l’argent. Quoi d’autre?” a-t-il répondu.

Il a sorti un couteau suisse pour se curer les quelques ongles qu’il lui restait.

“Mais avant, nous devrions apprendre à mieux nous connaître. Tu as mangé?

— Non.

— Alors je t’invite. Hé, je ne vais pas te mordre, *boy-chick*. Suis-moi.”

C’est ainsi que, à peine un an plus tard, je suis devenu, avec Yossel pour guider mes pas, exportateur de fromages français vers un Canada d’après-guerre de plus en plus prospère. De retour au pays, Yossel m’a confié la direction d’une agence de location de Vespa, ces scooters italiens autrefois si populaires. Au fil des ans, toujours avec Yossel comme associé, je me suis lancé, avec profit, dans le négoce de l’huile d’olive, à l’instar du jeune Meyer Lansky; de rouleaux de tissu filé dans l’île de Lewis et Harris; de ferraille, que j’achetais et revendais sans jamais en voir la couleur; de DC-3 d’un autre âge, dont certains volent toujours au nord du soixantième parallèle; puis, lorsque Yossel s’est établi en Israël après avoir échappé de justesse aux gendarmes, j’ai vendu des artefacts égyptiens, pillés dans des tombeaux mineurs de la vallée des Rois. Mais j’ai des principes: pas d’armes à feu, pas de drogues, pas d’aliments sains.

Enfin, j’ai choisi le péché. Vers la fin des années 1960, j’ai commencé à produire des films financés par le Canada, des navets qui n’ont jamais été projetés en salle pendant plus d’une semaine, mais qui, grâce à une niche fiscale supprimée depuis, m’ont rapporté des centaines de milliers de dollars. Même mes bailleurs de fonds ont parfois gagné de l’argent, c’est dire. Je me suis ensuite mis à pondre des séries télévisées au “contenu canadien” assez minables pour être reprises aux États-Unis et, dans le cas de notre

sensationnelle série *McIver de la GRC* (Gendarmerie royale du Canada), qui multiplie les scènes de cul tournées dans des canots et des igloos, au Royaume-Uni et ailleurs.

Au besoin, en deux temps trois mouvements, je me glissais dans la peau d'un fervent patriote, me retranchant dans le dernier refuge de la crapule, *dixit* le grand Samuel Johnson. Chaque fois qu'un ministre apôtre du libre marché et soumis aux pressions des Américains menaçait de faire abroger la loi qui (subventions alléchantes à l'appui) imposait la présence sur les ondes d'un tas d'immondices *made in Canada*, je retournais ma veste dans une cabine téléphonique et, affublé de mon costume de Capitaine Canada, je me présentais devant les membres du comité. "Nous définissons le Canada pour les Canadiens, leur disais-je. Nous sommes la mémoire de ce pays, son âme, son hypostase, son ultime ligne de défense contre les monstrueux impérialistes culturels qui menacent de l'envahir depuis le sud."

Mais je m'égare.

Revenons à nos jours d'expatriés où, en bons provinciaux enivrés de se trouver à Paris, grisés par la beauté des lieux, nous faisons bruyamment la fête et hésitions à regagner nos chambres d'hôtel de la Rive gauche de crainte de nous réveiller à la maison, enlevés par des parents qui nous rappelleraient les sommes qu'ils avaient investies dans notre éducation et l'urgence de nous trouver un emploi. Aucune lettre de mon père qui ne contienne une pique: "Tu te souviens de Yankel Schneider? Le bègue? *Pfff*. Bègue ou pas, il est devenu comptable agréé et il roule en Buick."

Notre bande de gais lurons comprenait deux peintres, si on peut dire, des New-Yorkais. Clara la cinglée et Leo Bishinsky le magouilleur, qui a mieux mené son ascension artistique que Wellington la bataille qu'il a livrée dans une petite ville de Belgique<sup>01</sup>, comment s'appelle-t-elle, déjà? Il a quitté un bal pour s'y rendre. Ou il a mis fin à une partie de boules. Non, ça, c'était Drake.

01 — Waterloo, où le duc de Wellington et le feld-maréchal prussien Gebhard Leberecht von Blücher ont vaincu Napoléon, le 18 juin 1815.

Un garage de Montparnasse tenait lieu d'atelier à Leo, et c'est là qu'il œuvrait à ses triptyques monumentaux, mélangeant ses couleurs dans des seaux et les appliquant avec un balai à franges. À l'occasion, après l'avoir imbibé de peinture, il reculait de trois mètres et l'agitait dans tous les sens. Un jour que nous partagions un joint, il m'a lancé l'instrument.

“À toi de jouer, a-t-il dit.

— Pour de vrai?

— Pourquoi pas?”

Bientôt, me disais-je, Leo se raserait, se ferait couper les cheveux et entrerait au service d'une agence de pub new-yorkaise.

Je me trompais royalement.

Qui aurait cru que, quarante ans plus tard, d'horribles croûtes de Leo dépareraient les murs de la Tate Gallery, du Guggenheim, du MoMA et de la National Gallery de Washington, tandis que d'autres se vendraient à coups de millions à des pros des actions à haut risque ou à des gourous de l'arbitrage, quand leurs offres n'étaient pas surpassées par celles de collectionneurs japonais? Qui aurait pu prévoir qu'à la Renault *deux-chevaux*<sup>01\*</sup> toute bosselée de Leo succéderaient, dans un garage pour dix voitures d'Amagansett, une Rolls-Royce Silver Cloud, une Morgan de collection, une Ferrari 250 Berlinetta et une Alfa Romeo, entre autres joujoux? Ou que le simple fait de dire que je l'ai connu me ferait passer pour un frimeur de première? Leo a fait la couverture de *Vanity Fair* déguisé en Méphistophélès, avec cornes, cape magenta et queue fourchue, affairé à peindre des symboles magiques sur le corps dénudé d'une starlette au goût du jour.

À l'époque, on n'avait aucun mal à savoir avec qui Leo couchait parce que, à tous les coups, une jeune bourgeoise originaire du Nebraska, vêtue d'un *twin-set* en cachemire

01 — En fait, la 2CV était une Citroën. On l'a lancée au Salon international de l'automobile et du cycle de Paris en 1948 et on a interrompu sa production en 1990.

et travaillant pour le plan Marshall, se pointait à la Coupole et se mettait à se décrotter le nez à table. Alors qu'aujourd'hui des top-modèles de renom affluent vers le domaine de Leo à Long Island et se disputent âprement le privilège de lui offrir leurs poils pubiens, qu'il intègre à ses tableaux en les mêlant à des éclats de verre de mer, des squelettes de poisson, des bouts de salami et des rognures d'ongles de pied.

En 1951, les artistes en herbe de ma bande se vantaient à qui mieux mieux d'avoir abandonné la course au succès, qu'ils dénigraient *de haut en bas\**, mais la cruelle vérité, c'est que, à l'exception notable de Bernard "Boogie" Moscovitch, ils y participaient tous. Ils se livraient une concurrence féroce, au même titre que *L'Homme de l'organisation* ou que *L'Homme au complet gris* – peut-être certains parmi vous sont-ils assez vieux pour avoir connu ces best-sellers, tombés dans l'oubli après une courte période de popularité. Comme Colin Wilson. Ou le hula-hoop. Et ils étaient tout aussi mus par l'appât du gain que n'importe quel petit gars de la rue Saint-Urbain ayant englouti ses économies dans une nouvelle gamme automnale de vêtements *après-ski\**. Le produit que colportaient la plupart d'entre eux, c'était leurs textes de fiction. Faites du neuf, avait ordonné Ezra Pound peu avant qu'on le déclare officiellement fou. Remarquez, eux n'étaient pas obligés de distribuer des échantillons aux acheteurs des grands magasins, "avec des sourires et des chaussures bien cirées", comme l'a un jour dit Clifford Odets<sup>01</sup>. Ils expédiaient plutôt leur marchandise aux rédactions de magazines et aux maisons d'édition en ayant soin d'y joindre une enveloppe de retour affranchie avec leur adresse. Sauf Boogie, mon élu.

Alfred Kazin a un jour écrit à propos de Saul Bellow que, tout jeune et inconnu, il possédait déjà l'aura d'un homme promis à de grandes choses. C'est aussi ce que m'inspirait Boogie, qui faisait alors preuve d'une générosité peu

01 — Il s'agit non pas d'Odets, mais d'Arthur Miller dans *Mort d'un commis voyageur*.

Mordecai Richler

—, *Hamlet*, traduit de l'anglais par François-Victor Hugo, dans *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Pagnerre, 1859.

—, *Macbeth*, traduit de l'anglais par François Guizot, dans *Œuvres complètes*, tome III, Paris, Ladvocat, 1864.

—, *Le Songe d'une nuit d'été*, traduit de l'anglais par François-Victor Hugo, dans *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Pagnerre, 1865.

Yeats, W. B., “La seconde venue”, traduit de l'anglais par Yves Bonnefoy, dans *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, Paris, Gallimard, coll. “La Pléiade”, 2005.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCQ  
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018. N° 138275 (    )  
IMPRIMÉ EN FRANCE